

Grégory Merleau

La mort dans l'âme



Grégory Merleau

La mort dans l'âme

Roman



Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4109-6

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

1

*Je plains les gens petits. Ils
sont toujours les derniers à
savoir quand il pleut.*

(Peter Ustinov)

C'était un de ces matins incertains, brouillasseux et humides, où les oiseaux mélancoliques, les ailes polluées par les crachats systématiques des pots d'échappement ne sifflotaient plus. La pollution de la ville avait alourdi leur envol gracieux jusqu'à les laisser s'écraser trop fréquemment sur les trottoirs dégoulinant d'un crachin perpétuel. Le cadavre des petits volatiles avait fini par faire une indiscutable et féroce concurrence à la crotte de chien.

Ce matin-là, Francis Cornier sortait de son sordide studio, impasse de la *Moufflette*, dans sa banlieue natale Limougeaude, banlieue au curieux nom de Panazol, faisant plus penser à une boîte de comprimés pour névropathes qu'à une petite commune française du Limousin.

C'est au cinquième étage sans ascenseur que Francis regardait passer les minutes, les heures et les saisons dans la solitude d'une seule et même pièce exiguë de vingt mètres carrés, à peine, séparée en deux parties inégales par un rideau suranné de toile verte aux motifs animaliers. La décoration se voulait des plus épurées, prenant à contre-pied toutes les bonnes règles du Fen shui. Contre le mur, près des nombreux cartons qui trônaient là dans un rôle de substituts de tables ou d'espaces de rangement en tout genre, un petit lit de fer d'avant-guerre au matelas mou et moisi. Matelas, depuis longtemps le terrain de jeux privilégié de quelques trillions d'acariens mutants, grassement nourris. Véritable manne pour biologistes, que seule la datation au carbone 14 serait à même de replacer à une époque précise de l'histoire.

Tendu sur un fil à linge, un rideau camouflait un minuscule espace improvisé en cabinet de toilette où il y avait juste la place pour un microscopique lavabo branlant, cristallisé par le calcaire au-dessus duquel les restes d'un petit miroir brisé tenaient encore au mur par on ne sait quel miracle. Accolé au lavabo, un antique WC sur pied qui fuyait abondamment, répandait une odeur insoutenable et laissait le lino du sol dans une constante humidité où moisissures et blattes se développaient à foison. À quelques centimètres de là, une étroite cabine de douche tout en plastique bleu pâle, qui avait équipé, autrefois, l'obsolète caravane du propriétaire du logis.

La pièce souffrait d'un manque évident de placards. Seule coquetterie dans ce piètre lieu de vie, de survie serait-il plus juste de préciser, l'aménagement précaire de quelques planches de bois aggloméré au-dessus du

lit, qui servaient d'étagères, où toutes les affaires étaient soigneusement rangées. Francis les remettait systématiquement en place lorsque, régulièrement, elles lui tombaient sur le coin de la tronche durant ses nuits d'insomnies, entraînant dans leur chute, d'épaisses particules de poussière de plâtre, annonciatrices d'un effondrement prochain du mur.

La petite lucarne qui laissait entrer un rayon de lumière glauque et poisseuse ne suffisait pas à éclairer suffisamment la mansarde et il fallait laisser l'ampoule, qui pendouillait misérablement au plafond, allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

*

* *

« J'suis vraiment qu'une pauv'bouse », se dit Francis une fois de plus, ce matin-là, le cul enfoncé dans son lit. Il se rabâchait tous les matins, en boucle, cette vérité absolue, tous les matins depuis sa plus tendre enfance, comme un leitmotiv.

Plantée devant lui, l'expiration haletante du buffle prêt à l'attaque, Josiane plongeait un peu plus profondément son regard de hareng mazouté dans le sien et lui montra de ses gros doigts boudinés, la large tache rougeâtre sur le devant de son tee-shirt. Francis revint brutalement à lui, fixant le doigt tremblotant de colère de la bête.

Le vêtement détendu de taille double XL avait vraisemblablement dû être blanc à une époque lointaine, mais avait viré depuis au gris sale. Un motif y représentait une Betty Boop très sensuelle assise sur

un gros cœur au-dessus duquel une inscription à peine déchiffrable indiquait « *Je suis irrésistible* ». Sous le tissu, la forme de deux grosses mamelles que la force de gravité avait depuis longtemps plaquées sur le gras de son ventre déformait l'image d'une façon grotesque, grossissant anormalement la tête déjà disproportionnée d'une Betty Boop délavée, dont la trace douteuse et encore humide lui dégoulinait à présent sur l'œil.

La colère au front, le cheveu fou et gras, l'haleine lourde de tabac froid et de vin mal digéré, Josiane éructa à la face de Francis, de sa grosse voix caverneuse :

– T'es vraiment qu'un pov'looser, putain, chiotte, j'ai qu' ça a m' foutre su'l'cul pour aller taffer moi ! Elle ponctua son acerbe commentaire de quelques postillons lourdement chargés en alcool, ce qui fit comprendre à Francis, en un instant, le dur métier des marins pêcheurs par gros temps. Puis elle disparut, digne, derrière le petit rideau.

Josiane officiait comme serveuse du troquet au coin de la rue. D'une masse avoisinant les bons cent dix kilos à la pesée, elle vivait seule et ne rechignait jamais pour quelques heures crapuleuses de pratique du rut bestial après ses heures de travail.

Elle se trouvait belle et irrésistible. D'une coquetterie approximative, elle s'entichait de tout support vestimentaire, bagagerie y comprise, à la représentation graphique de Betty Boop, son modèle de toujours, avec laquelle elle se trouvait maintes subtiles ressemblances. À bien y regarder, Betty Boop avait une tête ovale et large, posée sur un corps petit

et fin. Josiane avait ces mêmes proportions, mais à l'envers. Sa tête était ridiculement petite par rapport à son corps bouffi et grassouillet. Toujours est-il que son adoration pour la petite héroïne glamour des années trente expliquait en partie sa passion pour les mini-jupes dont elle s'attifait, été comme hiver.

Malgré l'épaisseur des ces deux grosses cuisses dont les bourrelets faisaient, à chaque pas, un curieux bruit de succion, elle racontait, à qui voulait l'entendre, que son papounet l'avait toujours complimenté sur la beauté et la grâce de ses gambettes, et ce, malgré la cécité quasi complète du dit géniteur.

Ce fut, sans doute, l'unique compliment qu'elle ne reçût jamais de ce père trop souvent absent, personnage pâle et énigmatique, condamné à trente années incompressibles pour une sombre affaire de mœurs et retrouvé pendu un beau matin, aux barreaux de sa fenêtre, dans le fond de sa cellule, avec une corde en fil de pêche qu'il avait tressée des nuits durant.

Celui-ci, d'ailleurs, si l'on en croit la rumeur Panazolaïse, ne se serait pas privé de lui masser les cuisses à la Josiane, et ce, dès son plus jeune âge. Mais l'histoire n'en dit pas plus et ceci ne regarde que la Josi. En tout cas, elle croyait dur comme fer à la beauté de ses jambons. Certaines personnes bien intentionnées avaient tenté subtilement de lui faire comprendre qu'un tel volume de chair dans un si petit bout de tissu pouvait être insultant pour le monde de la mode, mais rien n'y faisait. L'éducation est une force sur laquelle la morale se heurte. Toujours est-il qu'elle se couchait facilement en échange de quelques choux à la crème ou de gâteaux d'apéro. Un client avait même réussi,

une fois, à lui refourguer des billets de Monopoly roses et verts pour de la monnaie sud-américaine.

« Oui ! » beuglait-elle, la fierté au coin des lèvres et le menton relevé de trois centimètres, ce qui faisait vibrer la chair flasque de son quadruple menton.

« Tout travail mérite salaire et la rémission économique ne me passera pas sur le corps ! ». Il n'y avait bien que la rémission économique qui ne lui était pas passée sur le corps d'ailleurs.

En cet instant, Francis restait stupidement seul dans son lit, l'échec mou dans le bas du pyjama et la verge humide commençant à coller au drap, en se demandant ce qu'il allait bien pouvoir foutre de cette journée de merde où l'ampleur de son ennui viscéral avait, dès le réveil, déjà alourdi le moindre de ses gestes.

Josiane fit une brusque percée au travers du rideau, quelques minutes plus tard, maquillée comme un bulldozer volé prêt à la refourgue, sa minijupe disparaissant sous son tee-shirt trop large et toujours barbouillé de l'immonde tache de vin. Elle le fixa une seconde fois de ses gros yeux globuleux et grogna. Francis sursauta, voyant sa dernière heure arriver à grands pas. Elle lui meugla :

– Pov' trou d'balle ! Puis, elle disparut dignement, traînant derrière elle son surpoids de jeune brontosauve échappé de Jurassique Park. Elle fit claquer la porte, pardon, elle fit exploser la porte avec fracas et s'évanouit à l'extérieur tel le troupeau de gnous lancé à vive allure dans les plaines du Sérengeti.

2

Dieu a tout créé. Dieu a créé le racisme. Mais Dieu a aussi créé l'antiracisme. Avec tout le respect que je lui dois, Dieu est un sacré fouteur de merde.

(Philippe Geluck)

Francis Cornier fut élevé principalement par sa mère, dans le plus pur respect des traditions judéo-chrétiennes. Maryse Cornier était une femme droite, dominatrice, cassante et sèche comme les branches du tilleul en hiver. Quand il est dit qu'elle était droite, il est bien évidemment question de sa morale et de son éducation, qui étaient plus rigides que celles d'une fille de Notre-Dame.

Elle n'était d'ailleurs pas aussi droite qu'elle le paraissait, puisqu'elle penchait largement du côté gauche. Étant enfant, elle avait été renversée par un camion de ramassage des ordures alors qu'elle sortait les poubelles. Elle s'en remit admirablement bien, grâce à sa foi inébranlable et à l'amputation de son

pied gauche, ce qui par la suite lui laissa un magnifique moignon.

Maryse était une femme d'une imposante stature et d'un poids relatif, avoisinant celle d'une génisse sur le point de mettre bas. Elle laissait régner ses silences lourds de reproches sur les trois membres de sa petite famille tel le feu nucléaire prêt à s'abattre à tout moment.

Aucun des Cornier ne pipait mot si l'autorisation ne lui en était pas donnée. Pas l'ombre d'un sentiment ne devait et ne pouvait s'exprimer sans le consentement de Maryse. Les seules joies qu'elle autorisait étaient rythmées par les sorties dominicales. Le rituel se répétait inlassablement chaque dimanche. Toutes les affaires étaient prêtes le samedi soir et correctement pliées et rangées sur le rebord de la chaise dans le petit salon familial. Les chandeliers, vases et bibelots de cuivre étaient briqués au chiffon doux pour l'occasion, les parquets cirés, les souliers vernis et soigneusement disposés au pied de l'escalier de bois qui menait à l'étage, et chacun, guidé par les commandements de la reine mère, menait la tâche qui lui incombait au mieux, histoire de ne provoquer, ni la colère de Maryse, ni celle de Dieu, son allié de toujours.

Et c'est dans une humeur lourde de non-dits et l'habit fraîchement propre que les Cornier arrivaient à l'église, la petite main de Francis fermement enserrée dans celle de sa mère qui paradait fière et digne en tête du cortège. Raoul Cornier, toujours derrière, le souffle court et l'échine courbée, fermait la marche. Bien peu de choses à dire sur Mariette, sœur de Francis. Une pâle enfant qui mourut, précocement à

l'âge de un an d'une gastro-entérite mal soignée. Elle passa, dans la vie de Francis, comme passent les cigognes et ne laissa pas vraiment de souvenirs impérissables.

L'église de l'enfance de Francis était une prison qu'il fréquentait de force avec l'éprouvante frayeur d'y être définitivement et à jamais emprisonné. Frissonnant de tout son être chaque fois qu'il arrivait sur le parvis, la boule au ventre et la démarche diarrhéique, il ne devait rien laisser paraître de ces terreurs intérieures, de peur d'être foudroyé sur le champ. Il se sentait constamment épié, observé par tout ce qui l'entourait. Un silence insidieux le submergeait d'une froideur polaire et les statues de marbre devenaient des juges inquisiteurs prêts à fondre sur lui à la moindre pensée impure de sa part.

Quant à Maryse, elle avait quitté le corps de sa mère pour devenir l'associée de Dieu en personne. Un associé mi-ange mi-démon. Francis tremblait tel le chihuahua dans les bras de cette maîtresse maléfique qui pouvait à tout instant, et avec l'aide du ciel, l'envoyer rôtir en enfer. D'ailleurs, Maryse ne perdait jamais l'occasion de le fixer de ses gros yeux visqueux pour lui rappeler continuellement et à tout bout de champ, que Dieu voyait tout, qu'il pouvait lire en lui et qu'il scrutait ses moindres faits et gestes et que si par malheur il osait s'écarter du chemin tracé par sa volonté et qu'elle s'évertuait à lui faire suivre à la sueur de sa rustre éducation, eh bien, lui répétait elle à foison, l'hystérie tremblante au coin des lèvres et le gras au bas du ventre, Monsieur Belzebuth en personne volerait son âme pour que ses chairs brûlent dans les flammes de l'enfer pour l'éternité, et que son

petit robinet se racornirait jusqu'à devenir aussi petit et difforme qu'une allumette consumée.

Il n'en fallut pas plus pour que Francis passe toute son enfance dans l'ombre d'une sourde terreur mêlée de la culpabilité de ne jamais être à la hauteur de ce que l'on attendait de lui. Sans en connaître les raisons, il s'était convaincu qu'il avait mis Dieu dans une colère noire et qu'il finirait à coup sûr par en payer la lourde note.

Oui, Dieu lui tenait une rancœur tenace et le fliquait sans arrêt et sans aucun répit. Sentant son regard pesant et culpabilisateur à chaque instant de la journée, Francis s'était convaincu qu'il disséquait chacun de ses gestes et chacune de ses pensées. Tout, de la quantité d'eau qu'il utilisait dans sa douche au nombre de feuilles de papier dont il se servait aux toilettes, toujours trop d'ailleurs, et jusqu'à mesurer les infimes doses de confiture qu'il étalait anxieusement sur ses tartines du matin. Oui, Francis savait pertinemment qu'il devrait un jour, justifier chacune de ses actions.

Dieu était partout. Et c'était aussi lui qu'il sentait sous son lit le soir lorsque dans la pénombre de sa petite chambre, il se triturerait violemment le salsifis. Non qu'il recherchait un quelconque plaisir, mais plutôt pour expier ses fautes. Ses journées étaient longues et éprouvantes, et trop souvent, Francis aurait voulu mourir.

Maryse Cornier portait à elle seule la culotte de son mari ainsi que ses bijoux de famille et tout ce qu'il y avait de viril chez lui. Après plus de trente ans d'un mariage sans amour, Raoul était un homme depuis longtemps éteint, sans âge et à la limite de la

transparence. Les seules objections que Francis recevait de la part de son père n'étaient qu'un faible écho automatique des remarques que Maryse lui faisait.

– Francis, finis ta soupe pour l'amour du Créateur ! Hurlait-elle dans l'étrange résonance du grand salon.

– Oui Francis, finis ta soupe mon petit, fais plaisir à ta maman, répétait Raoul, d'une voix basse, presque inaudible.

D'ailleurs, Maryse ne perdait jamais l'occasion de le reprendre sèchement, histoire d'affiner le long et minutieux travail sadique de castration auquel elle se livrait depuis leur rencontre, moult années auparavant.

– Vous avez ouvert la bouche, Raoul ? Lui demandait-elle d'une voix sèche et cassante.

– Heu... non, je ne crois pas ma mie ! Répondait imperceptiblement Raoul, presque liquide, et le sourire constipé.

Raoul Cornier avait la personnalité d'un radis et la pudeur de ne jamais ouvrir la bouche sans autorisation préalable de la maîtresse de maison. D'ailleurs, il ne s'autorisait que ponctuellement à l'ouvrir que pour y faire pénétrer la grosse cuillère à soupe en argent, ultime héritage de sa défunte mère. Il la refermait aussitôt, ledit liquide absorbé, la gorge serrée, la sueur au front et la boule au ventre, de crainte que Maryse ne lui fasse une énième remarque cinglante et ne rabaisse encore un peu plus sa libido depuis longtemps éteinte.

– Georges ! Votre bouche ! Seigneur mon Dieu, il me fait honte ! Beuglait-elle en levant de grands yeux offusqués vers le plafond.

Raoul avait été dans sa prime jeunesse un garçon athlétique de plus d'un mètre quatre-vingt. Dès quatorze ans et courageux à la tâche, il épousa le dur métier de son père, cheminot à la SNCF de Limoges, avant d'épouser au printemps dix-neuf cent soixante-deux, une certaine Maryse Merlot, fille unique de Gustave et de Madeleine Merlot.

Puis les années passèrent et Raoul commença à subir la gravité d'un monde devenu beaucoup trop pesant pour ses frêles épaules. Il se mit doucement à se recroqueviller et se tasser, puis finit par se ratatiner et se dessécher jusqu'à terminer sa triste existence à moins d'un mètre cinquante du sol et c'est sur le canapé en velours beige à grosses côtes du salon qu'il s'éteignit dignement par une belle fin d'après-midi d'été, dans un dernier silence discret, comme toujours, pour ne pas déranger.

Ce jour d'ailleurs fut la seule et unique fois où Francis put voir le visage de son père, d'un calme et d'une détente qu'il ne lui avait jamais connu, à la limite de la béatitude. Raoul accueillit la mort comme une savoureuse délivrance et c'est ce jour-là que Francis comprit que la vie était une prison, et que la mort en était l'ultime libération.

*

* *

Les jeunes années du petit Cornier passèrent dans l'indifférence générale d'un monde qui apparemment n'était pas fait pour lui. L'armée renforça un peu plus sa conviction de n'être que ce que l'on attendait de

lui. Puis il retourna auprès de Maryse, seul et déprimé, dans la grande maison familiale.

Il n'avait aucun désir précis, aucune volonté de réussite dans quelque domaine que ce soit. Il filait droit devant lui tel un zombie au travers des jours, des semaines, des mois et des années sans que rien d'extraordinaire ne lui arrive jamais. Il n'avait pas plus d'amis que de petites amies, chaque jour qui passait effaçait automatiquement et définitivement le précédent, ne lui laissant qu'un vague sentiment creux et vide sans qu'aucune joie ni rancœur des instants passés ne s'exprime jamais.

Aucune information particulière ne stimulait son esprit. Rien. Les souvenirs ne se gravaient jamais dans sa mémoire, ils n'y faisaient qu'un bref passage éclair puis tombaient aussitôt dans les tréfonds de son inconscient. Son existence ne se résumait qu'à un mauvais film de série Z, triste et raté dont il n'était qu'un spectateur sans avis. Le rôle de sa vie n'était qu'un rôle de figurant de second plan supplanté par une mère devenue impotente, mais toujours omniprésente. Et c'est sans aucune rébellion qu'il acceptait cette fatalité. Il avait insidieusement repris la triste place qu'avait eue Raoul de son vivant, s'effaçant lentement et définitivement derrière la tyrannie de sa mère.

À ce propos, la tyrannie de Maryse en avait pris ces derniers mois un sérieux coup dans les burettes. Depuis la disparition de son père, Francis avait adopté, bien malgré lui, le rôle d'éponge qui absorbait dans une dignité des plus remarquables, les remarques acerbes et permanentes de la hargne acharnée de la pauvre femme. Pour Maryse, Raoul Cornier avait été

un indigne compagnon de route qui s'était écarté égoïstement du chemin, l'abandonnant lâchement avec ce fils impur. Maryse se sentait abominablement seule, incomprise et abandonnée de tous.

Dieu en avait décidé ainsi. Alors, elle fît contre mauvaise fortune bon cœur. Résignée à la volonté du seigneur, elle se jeta à corps perdu dans la bouffe bien grasse, faisant de chaque repas un repas d'adieu. Au menu : cassoulet et charcuterie à volonté.

Les conséquences de ces incessants festins ne se firent pas attendre très longtemps. Chaque année comptabilisée de la disparition de Raoul était un gain de poids de 20 kilos pour Maryse. Cinq ans après la mort de son époux, elle pesait quelque 210 kilos tout ronds, entraînant sa ronde de complications : arthrose, insuffisance veineuse, reflux gastro-œsophagien et incontinences urinaires. Six mois avant son décès, Maryse ressemblait à s'y méprendre à Babar l'éléphant, mais en plus gros. Puis une dangereuse hypercholestérolémie fit son apparition, la clouant définitivement au lit et la condamnant à coup sûr et à court terme.

Francis resta à son chevet, abdiquant mollement devant ce qui restait de l'autorité désuète de la pauvre femme.

C'est le jour de la vingtième année de Francis que Maryse expira son dernier souffle, à exactement 14 heures 22, à presque 225 kilos de poids de corps. Francis n'eut aucune réaction particulière en voyant s'éloigner l'ambulance surchargée de chair froide. Il se rendit dans la cuisine, souffla ses bougies et se découpa une petite part de son gâteau d'anniversaire.

Il regarda tout autour de lui et comprit qu'il était vraiment seul pour la toute première fois. Ce qui lui donna l'envie de se boulotter une autre part. Oui seul, livré à lui-même dans cette sordide demeure sans joie où chacun des membres de sa famille avait subi les affres du temps qui fuit, en trépassant les uns après les autres. Il imagina sans mal qu'il était le prochain sur la liste, et bizarrement cette idée le rassura. Il s'engouffra une troisième part, par pure gourmandise. Seul. Il était seul. Ce mot résonnait en lui comme le coup marteau de la justice. Bon sang, ce chocolat, cette chantilly et ces morceaux de bananes étaient un réel délice, il s'en bavait sur le menton.

En tout cas, Dieu avait tenu ses promesses et mis ses menaces à exécution, mais il avait fait un peu n'importe quoi, se dit-il. Tout d'abord, Mariette sa petite sœur, son père Raoul, puis Maryse, alors qu'il aurait dû être le premier sur sa liste.

Dieu avait une logique bien peu commune. Avoir décimé sa famille de la sorte était, à n'en pas douter, une punition divine qui le sanctionnait directement d'avoir été un si mauvais fils. Et c'est en acceptant cet état de choses qu'il engloutit entièrement le reste du gâteau et rentra sans mot dire dans la ronde de la vie, ses névroses comme unique bagage.

Puis les années passèrent, Francis vendit la trop grande demeure familiale et s'installa dans un minuscule studio dans le centre de Panazol.

3

*Si vous êtes venu boire
pour oublier, soyez gentil,
payez avant de boire.*

(Jean-Charles)

Lorsque le pied de Francis écrasa le petit corps décharné d'un oisillon tombé du nid, son cœur se serra. N'ayant pas entendu craquer les os sous la semelle de sa chaussure, il releva rapidement sa jambe, tremblant qu'il ne soit déjà mort. Mais lorsque qu'il baissa la tête, il vit avec un mélange de soulagement et de stupeur qu'il avait posé son pied dans une merde de chien qui trônait là, au milieu du trottoir, fumante et joyeuse, négligence du maître ou de la maîtresse d'un clébard à la con, coupable à ses yeux, de la méconnaissance des bonnes règles d'hygiène urbaine. Il tenta bien de se racler le pied sur la bordure du trottoir, mais la matière fécale s'était incrustée dans chacun des dessins de sa semelle et l'odeur qui s'en dégagea, promettait de le suivre toute la sainte journée.

Il fit son entrée quelques secondes plus tard dans le bar du coin de sa rue, « Aux gosiers secs », où il retrouva derrière le comptoir, Josiane, sa pathétique conquête de la veille et Bébert, le taulier du lieu.

Bébert était l'un de ces petits hommes bourrus aux os lourds, à l'haleine chargée et à la bedaine joyeuse, un ancien d'Algérie revenu de la guerre avec une syphilis carabinée et une magnifique prothèse de la jambe droite en guise de souvenir local. Il avait sauté sur une mine, un jour de patrouille. Très marqué par ce qu'il avait vécu dans les Aurès, il n'avait jamais pu oublier les cris abominables de ses frères d'armes, transpercés de part en part par des balles déchiquetant leurs chairs. L'image de tous ces hommes à terre se débattant dans leur sang et leurs tripes, implorant de leurs dernières forces, que la mort les emporte tant ils souffraient abominablement, le hantait sans cesse.

Toutes les nuits et sous l'emprise d'hypnotiques de la classe des Imidazopyridines, il revivait inlassablement cette abominable journée, où, en patrouille de routine avec son bataillon dans les rocailleuses gorges de Tighanimine, ils avaient été pris pour cible par les francs tireurs embusqués du FLN. Il revoyait le large sourire de Jacques Bigoudin, dit Bigoudi, garçon coiffeur dans le civil, ce jour de grand soleil où accroupi, le treillis sur les chevilles, Bigoudi était en train de cager en se félicitant, dans une parfaite imitation vocale de Mickey Mouse, de la taille exceptionnelle de son étron, indiquant, par là même, son parfait transit intestinal du moment. Tout le monde s'était bien marré.

Bébert revoyait ce même sourire figé et con, quelques instants plus tard, lorsque Bigoudi prit une balle dans le fondement, ce qui lui fit littéralement exploser l'arrière-train, lui laissant, à la place, un trou béant d'où l'on pouvait voir s'échapper à terre, dans un flop mélodieux, toute la longueur de ses intestins.

Bébert était un coriace. Il rentra d'Algérie bardée de médailles et consomma en guise de thérapie, l'amour payant, tout en cultivant l'humour glauque et en biberonnant à corps perdu des litres de mauvaise vinasse dans tous les rades de la région avant qu'il ne finisse alcoolique et patron derrière le zinc de son propre troquet.

Il y avait ce jour-là, « Aux gosiers secs », quelques clients égarés, aux teints rougeauds et aux regards humides, oscillant entre pastis et rouge. Il régnait, en ce lieu, des émanations de mauvais alcool, de cacahuètes et une douteuse odeur de ce qui était collé sous la chaussure de Francis.

Quand il s'installa devant le comptoir, Josiane lui fit son regard de potiron, puis se mit à remplir les godets vides des clients impatients.

– Vous trouvez pas que ça chlingue les waters ici ? Lança-t-elle à la cantonade.

Tous s'empressèrent de regarder discrètement sous leurs chaussures. Quelques borborygmes s'élevèrent de la salle, comme pour bien marquer la justesse de la réflexion de Josiane.

Bébert salua Francis d'un regard biaisé puis lança :

– Alors mon Rocco, tu nous l'as salement éclaboussé la Josi la nuit dernière ! Il ponctua sa remarque d'un rire graveleux, mêlé d'une toux de

cancéreux de la gorge en rémission, puis il releva un sourcil en écartant ses narines, laissant entrevoir sa broussaille nasale, et prit quelques petites inspirations saccadées.

– Ben, elle a raison, j’ai carrément l’impression que ça pue la merde ici...

Francis ne releva pas l’insidieuse remarque et plongeait le regard bas et le rouge aux oreilles, dans la bière que venait de lui poser Bébert sur le comptoir. À l’évidence, Josiane avait tenu conférence très tôt dans la matinée.

À cet instant de grande tension, mamie chopine entra dans le bistrot. Un mètre cinquante et quarante-quatre kilos de vieille viande, le visage ridé comme les fesses d’un babouin, traînant derrière elle son éternel cabas, telle pouvait se dépeindre mamie chopine, fidèle d’entre les fidèles du « gosier sec ». Elle s’approcha de Francis par-derrière et, comme à son habitude, lui mit une main au panier. Mais cette fois, elle lui chopa une burne à travers le pantalon sur laquelle elle exerça une forte pression. Francis poussa un petit cri de douleur aigu tout en tentant de se dégager. Mais mamie chopine avait une poigne d’acier et Francis crut bien que ses bijoux de famille allaient exploser entre les doigts de la vieille chose.

– Alors joli cœur, paraît que t’as repeint à la gnole le tee-shirt de la Josi cette nuit ? Brama une mamie chopine badine et rigolarde. Puis elle lâcha enfin la pression, qui était sur le point de le faire hurler, et partit d’un rire aigu qui fit sursauter les clients présents.

Bordel ! Se dit Francis. La nouvelle de son échec nocturne avait déjà fait le tour de Panazol.

La seconde remarque vint de Josiane qui se colla juste devant lui, droite et imposante comme un mammoth, le regard narquois et la jupe prête à exploser. Francis releva à peine la tête et put apercevoir le visage déformé de Betty Boop qui semblait avoir l'œil droit poché à cause de la tache de vin qui avait séché et viré au violet.

– Dans sa bière, y veut pas un petit bonbon bleu, des fois que ça lui donnerait du cœur à l'ouvrage ? S'exclama-t-elle, un sourire grimaçant au coin des lèvres.

L'assemblée pouffa d'un rire contenu libérant différentes exhalaisons nauséuses ayant anormalement fermenté dans l'appareil digestif et, pour certaines, dans le pantalon. Quant à Francis, il préféra contempler la mousse sur le dessus de sa bière. Il avait à ce moment précis, l'humour flasque et nostalgique et un peu mal aux valseuses, il faut le dire. Bien que l'acharnement primaire de cette grosse dondon n'excusât en rien son impuissance nocturne, il n'osa pas réagir et justifier ce qui s'était passé la nuit dernière.

La veille au soir, « Aux gosiers secs », Francis avait absorbé quasi cul sec, sous l'œil vitreux de ses compagnons d'infortune et le regard admiratif de Josiane, une bonne douzaine de bières avant de se dégobiller joyeusement le liquide sur les pompes, ce qui avait déclenché immédiatement les acclamations et les encouragements de l'assistance. Il eut droit, aux frais de la direction, de s'en taper quatre supplémentaires. Et c'est la mousse au menton et un sourire figé et con sur la face, vers les cinq litres environ, qu'il avait pu enfin laisser tomber ses

inhibitions avec une confiance et une audace dont il ignorait que cela lui fût possible.

Il avait trouvé l'insolent courage de hurler et d'annoncer à qui voulait l'entendre, c'est-à-dire à tout le monde, que, quoi qu'il lui en coûte, il allait se taper la grosse Josiane. Cela n'avait eu l'air d'étonner personne, vu que la Josiane s'allongeait sans qu'on le lui demande et à peu près avec n'importe qui, pour ne pas dire n'importe quoi, pour peu qu'on lui payât un verre de gnole. Il avait donc beuglé à gorge déployée, que Josi serait sienne cette nuit même et qu'elle finirait épuisée d'amour, les jambes pantelantes et la sueur au ventre après que lui, Francis Cornier, lui serait passé sur le corps tel une tornade de force cinq, et qu'il la ravagerait pareil au Rocco Siffredi de la télévision cryptée du samedi soir.

4

Le baisemain, c'est un bon début.

Ça permet de renifler la viande.

(Olivier de Kersauson)

À la fermeture du bistro, Josiane suivit Francis à petits pas de loup jusque dans son modeste studio, sans mot dire, avec la grâce et la souplesse d'un rhinocéros obèse savamment dressé. Cornier avait cru déceler en lui-même un semblant de bravoure jusqu'au moment où il ouvrit sa porte d'entrée, il n'eut pas le temps de pénétrer à l'intérieur que Josiane lui passa devant tel le souffle d'une tornade, le plaquant littéralement contre le mur du couloir.

Elle prit un petit élan suivi d'une brève impulsion, puis s'élança dans les airs tel le super jumbo au décollage. Les yeux de Francis s'écarrillèrent au maximum. Dans un ralenti des plus effrayants, elle s'affala lourdement sur le petit lit qui ne s'attendait pas à un tel crash. Le matelas absorba le maximum du choc, les ressorts s'écrasèrent sous le poids de l'animal, faisant presque totalement disparaître Josiane

sous sa ligne de flottaison, laissant à vue, telle une île perdue au milieu de l'océan, l'immonde popotin de la grosse dondon. Puis deux petits yeux de biche apparurent joyeusement et fixèrent avec une envie goulue la braguette de Francis.

C'est à ce moment bien précis que la lucidité de Cornier, en désaccord total avec sa conscience, décida de reprendre un contrôle prématuré sur l'état de grâce que lui avait octroyé l'alcool. Il tenta de toutes ses forces de l'en dissuader, mais rien n'y fit. Josiane tourna légèrement sur le côté dans une position d'un glamour discutable. La chose réclamait son dû, l'œil empli de désir de fusion, la bave au menton et ses grosses cuisses ouvertes, ce qui laissait entrevoir l'épaisseur impressionnante de sa toison noirâtre. Le plus effrayant était que, même les cuisses écartées, on avait l'impression qu'elle avait les jambes serrées.

Une peur viscérale venue du fond des âges submergea Cornier, son estomac se serra, sa tête commença à tourner et ses tempes tapèrent la chamade. Il sentit tout à coup le sol se dérober sous ses pas. Ses jambes devinrent cotonneuses, ses muscles le maintinrent à peine debout. Il dut faire un monstrueux effort pour ne pas s'effondrer. Il se fit immédiatement la remarque qu'il aurait dû se taper une bonne dizaine de bières de plus, en la mélangeant avec de l'alcool à 90°, et qu'il n'était finalement pas assez bourré pour s'attaquer à un tel chantier et affronter l'insoutenable vision d'horreur qui s'offrait à lui.

Plus Josiane bavait d'envie qu'il la prenne comme il le lui avait tant promis, plus le sexe de Francis se

ratatinait comme un parchemin froissé et tentait de se réfugier dans son bas ventre.

Tout se passa alors très vite. Il eut à peine le temps de pousser un petit cri aigu, que Josiane se jeta sur son pantalon, tel un fauve affamé, le lui arracha avec ses petites dents acérées et jaunies, puis déchira son slip avec une force telle que l'élastique resta bêtement autour de son ventre, le reste du tissu pendant de sa bouche.

Francis resta là, debout, sans broncher, le cul à l'air, totalement hypnotisé par une sensation de frayer et de surprise mêlées.

La chose s'arrêta net. Elle regarda le petit gland frêle qui pendouillait lamentablement, puis considéra Francis de ses gros yeux injectés de vin, se fixa à nouveau sur le petit ver frémissant qui avait à présent totalement disparu dans la minuscule touffe de poils, tentant désespérément d'échapper au sort qui lui était destiné.

Josiane lui éructa à la face.

– Ben, c'est tout c' que t'as en magasin machin ?

– Tu... tu veux pas une Ricoré ? Lui demanda Francis, la larme suppliante au coin de l'œil, dans un élan désespéré, espérant détourner son attention et gagner un peu de temps.

– Ben, t'as pas un godet plutôt ? Enchérit-elle après quelques secondes de réflexion primaire, généralement constatées chez le bonobo à qui l'on tend une banane.

Le salut vient souvent d'où on ne l'attend pas. C'est une vieille bouteille en plastique de deux litres de Saint Nicolas, oubliée sous l'évier avec les

détergents et autres produits ménagers qui sauva ce soir-là, la peau de Francis. Ils s'abreuvèrent tous deux et s'endormirent l'un contre l'autre jusqu'à l'aube, où, à la suite d'un cauchemar d'une rare intensité suivi d'un spasme nocturne, Francis renversa le quart de litre restant de la bouteille sur le tee-shirt de Josiane.

Le lendemain matin, « Aux gosiers secs », Francis sentait planer au dessus de sa tête comme une raillerie latente d'un lendemain qui déchantait. Il aurait souhaité de toute son âme que sa mémoire efface ce trouble moment douloureux, mais à son grand désespoir il se souvenait des moindres détails et à voir les regards narquois autour de lui, il comprit que rien ne pourrait jamais s'effacer. Il s'imagina dans un petit élan paranoïaque que l'information avait déjà dû faire le tour du quartier et s'était répandue telle la grippe A dans toute la ville, voire dans le fin fond de l'espace où quelques martiens hilares se foutaient déjà ouvertement de sa gueule.

Il ouvrit d'ailleurs le journal, non sans une certaine appréhension, de peur d'y découvrir en première page et en lettres grasses, l'épisode détaillé de son impuissance nocturne. Il se ratatina donc un peu plus au comptoir jusqu'à ce qu'un événement inattendu détournât un instant son esprit de la certitude d'être la risée de la planète.

5

L'avantage d'être intelligent, c'est qu'on peut toujours faire l'imbécile, alors que l'inverse est totalement impossible.

(Woody Allen)

Jeannot fit une entrée très remarquée dans le petit bistro.

– Salut les bougnoules ! Aboya-t-il avec son casque bol noir vissé sur le crâne.

Jeannot était une longue tige de plus d'un mètre quatre-vingt-dix pour moins de soixante-cinq kilos. Morphologiquement plus près du spaghetti que de la chipolata, il s'attifait toujours des mêmes frusques, revendiquant haut et fort ce look de rocker comme une empreinte identitaire forte. Bottes santiags trop grandes par dessus un vieux jeans Lévis délavé et trop court, chemise western sous un vieux perfecto en cuir noir râpé, largement démodé, surtout chez les rockers, et beaucoup trop large pour ses frêles épaules, sur lequel il avait ajouté des clous, des chaînes et de nombreux

badges à l'effigie d'Arnold Schwarzenegger, son modèle. Jeannot cultivait le look Rock'n'roll mais détestait cette musique, lui préférant, de loin, la techno et le musette.

Jeannot était ce que nomment communément les services sociaux : un pupille de la nation. Il avait été abandonné dès sa naissance par une mère dont on ne retrouva jamais nulle trace. Quelques bruits de couloirs chuchotaient bien que l'enfant aurait été le fruit pourri d'un accouplement acharné entre clodos, un soir de grande beuverie, et que la génitrice présumée, une femme dont les gamma GT frisaient un score des plus admirables et rarement atteint pour tout foie entraîné à la vinasse, aurait accouché seule sur une vieille bâche en plastique dans les décombres d'une usine désaffectée de la région.

Jeannot avait eu vent de cette version, mais son cerveau en avait décidé autrement pour se construire son propre arbre généalogique, où l'on pouvait retrouver comme grands-parents directs, Einstein et Marie Curie, sans doute faisait-il référence à une lointaine intelligence familiale dont il se voyait le descendant direct, et Bruce Willis et Pamela Anderson comme papa et maman. Ce qui ne mérite aucun commentaire.

En outre, il était avéré, par les services sociaux, qu'on avait bel et bien retrouvé le petit Jean, âgé d'à peine huit heures, dans une poubelle d'un quartier exclusivement squatté par des SDF. L'enfant avait, semble-t-il, absorbé en guise de premiers biberons, la valeur d'un demi-verre de lait additionné d'un peu de rosé et d'un bouchon de vodka.

Le nourrisson, diagnostiqué alcoolique précoce, fut sauvé in extremis, désintoxiqué, placé à la DASS, désintoxiqué de nouveau puis placé en foyers et alterna, jusqu'à sa majorité, les centres de désintoxication et les maisons de redressement pour mineur. Malgré tout, Jeannot n'était pas un mauvais bougre. Il avait un QI légèrement inférieur à celui d'une bourriche d'huîtres, mais bien plus d'esprit et d'humour qu'un cochon d'Inde. Malgré tout, il savait discerner sa bouche de son sphincter, ce qui lui donnait l'avantage de survivre avec, comme seule arme, une intelligence toute relative.

Il obtint à sa majorité civile la COTOREP, qu'il fêta allégrement et à maintes reprises dans Josiane, et fut placé dans un petit une pièce en périphérie de Panazol. Bref, sa pension l'aidait à subvenir à ses maigres dépenses, principalement, pinard et éther. L'assistance publique, elle, le ravitaillait en bons de supermarché. Tout allait donc pour le mieux dans le petit monde de Jeannot.

Il avait une passion sans borne pour son solex, qu'il bichonnait amoureusement du matin au soir, et avait totalement trafiqué jusqu'à lui faire atteindre les 90 kilomètres/heure, grâce à un mélange savant de sa composition : Urine, essence et éther. À ses dires, l'engin était un héritage venu de son grand-père, Albert Einstein, qui, tout le monde le savait, n'existait que dans son imaginaire et un peu aussi dans celui de Josiane qui n'était pas peu fière de lutiner avec un garçon descendant d'une telle lignée.

*

* *

Quelques années auparavant sur la petite route communale du lieu dit « Planchemouton », déterminé à battre le record du monde de vitesse sur route de campagne humide et sans casque, Jeannot réussit dans un chemin en pente, à lancer son solex à près de cent kilomètres/heure.

C'est à ce moment-là qu'il percuta malencontreusement une vache qui broutait tranquillement sur le bas-côté du petit chemin. La collision fut d'une extrême violence, la vache fut littéralement tranchée en deux parties égales, Jeannot, quant à lui, fut projeté à plus de cinquante mètres du point de collision, sa tête rebondit une première fois sur l'asphalte, puis une seconde fois sur une borne kilométrique, lui arrachant une bonne partie de la calotte crânienne, avant de terminer son vol plané dans un champ voisin où il fut piétiné et écrasé par une vingtaine de bovins totalement paniqués par l'intrusion soudaine de ce garçon de la ville dans leur univers champêtre.

Il resta inconscient jusqu'à la tombée de la nuit. Son calvaire aurait pu s'arrêter là, mais le vieux paysan à qui appartenait le champ le retrouva inanimé et en sang. N'ayant pas vu de femme depuis son veuvage qui remontait à une petite vingtaine d'années et n'ayant plus aucune certitude sur son éventuelle sexualité, il l'abusa jusqu'au petit matin, devant les bovins qui, en témoins affolés, semblaient connaître la chose. Aux alentours de six heures, le paysan jeta un Jeannot très affaibli devant la clinique vétérinaire du canton.

Il s'en sortit avec quelques jolies cicatrices, une jambe raide, le sphincter endolori et les neurones très

légèrement troublés. Malgré tout, il semblait moins perturbé par cet épisode tragique que par la frustration de n'avoir pu faire valider son extraordinaire record par le fameux Guinness book.

Sa seconde passion, et pas des moindres, était le bodybuilding. Même si ses entraînements intensifs et journaliers dans sa petite chambre ne développaient chez lui aucune fibre musculaire, il se voyait « mastoutch » comme il aimait à se décrire. Il déambulait, bras ouverts et poings serrés, prêts à en découdre avec plus gros que lui pour quelque contradiction qu'on lui fasse. Il n'était d'ailleurs pas difficile de provoquer sa fureur, vu qu'il ne comprenait jamais rien et qu'il se sentait en permanence agressé. Grâce à Dieu, son peu d'intelligence et son manque de discernement le mettaient à l'abri d'un inutile questionnement sur l'absurde raison d'exister dans ce monde où rien n'était fait pour lui.

La tape aussi amicale que puissante qu'il assena dans le dos de Francis, lui décolla allègrement la plèvre et le fit, dans le même temps, recracher la gorgée de bière qu'il n'avait pas eu le loisir d'avalier. Le souvenir de sa gerbe de la veille effleura un instant son esprit quand, en se retournant, il sourit bêtement, la chemise imbibée de liquide.

— Ça va, duchmol ? Aboya Jeannot, un sourire idiot gravé sur sa face ingrate de crétin décérébré.

Francis acquiesça machinalement.

— Ben... ouais, et toi ? Balança-t-il d'une voix mal assurée, s'essuyant du revers de la main le liquide qui suintait sur son menton, avec un faux semblant d'assurance.

– Tu l’as entendu arriver ?

– Ben, qui ? Demanda Francis, jetant un bref regard alentour.

– Écoute ça, mec, le v’là ! Rétorqua Jeannot. Puis, il péta.

Un de ces pets gras et bruyants qui jeta pendant une demi-seconde un froid à glacer le Sahara. Ce qui ne fut rien, comparé à l’odeur rance et putride qui se répandit soudain dans le bistro. Un jeune couple qui roucoulait là, reteint sa respiration tant qu’il le pût, puis quitta le lieu précipitamment, à la limite de la suffocation. Quant aux vieux rougeâtres échoués au bar, ils s’en foutaient royalement, leur odorat, ainsi que leur femme, les ayant lâchés depuis bien trop longtemps.

L’espace d’un instant, l’envie de vomir submergea Francis, mais il n’en fit rien, content que cette odeur immonde camouflât un instant celle qui s’élevait toujours de sa semelle.

« – Joli ! S’entendit-il rétorquer ».

– Ça ! C’est ma nouvelle proto ! D’la Weight gainer ! C’est efficace, mais j’ai le fion qui siffle ! Puis il déclencha une seconde salve, se tournant légèrement vers Francis, le poing serré, accompagnant le geste. Francis sentit son vent contre son pantalon et se retint une seconde fois, la nausée au bord des lèvres.

Bébert s’empressa d’ouvrir la porte et tout ce qu’il y avait d’ouvrable, c’est à dire pas grand-chose. L’endroit était clos, sans aucune aération. Il n’y avait aucun moyen de s’échapper. Les clients du « gosier sec » étaient condamnés à subir les émanations sphinctériennes de la nouvelle protéine de Jeannot

dans la dignité et la retenue, l'autre possibilité était de fuir ou s'évanouir bien évidemment.

Francis, pour sa part, choisit la retenue, mais ce ne fut pas le cas pour tout le monde. Josiane avait tenté de fuir après la première décharge. Elle ne put malheureusement pas atteindre les toilettes à temps et se dégoupilla finalement sur le tee-shirt.

Quand, quelques longues minutes plus tard, elle réapparut, le petit déjeuner prit à la va-vite et mal digéré avait rejoint les différentes taches sur son tee-shirt. Betty Boop commençait sérieusement à avoir une drôle de trombine. Ce qui fit bien rire Jeannot, qui ne comprit pas tout, et attribua intégralement, à l'indélicatesse de son geste, la preuve irréfutable d'un humour suprême.

Quant à Francis, il resta accoudé au zinc, les jambes cotonneuses et l'équilibre précaire. Mamie chopine, qui en était à sa sixième, de chopine, semblait totalement absente. Francis ressentait encore, dans son bas ventre, la douleur sourde consécutive au pincage que la vieille lui avait infligée.

Il tentait malgré tout de maintenir une certaine dignité, comme une sorte de défi revanchard à sa lamentable et molle fin de soirée dernière. Il affichait un sourire figé et compatissant, au bord de l'écœurement. Pour se donner plus de contenance, il tenta à nouveau de boire une gorgée de sa bière qui n'avait à présent plus aucune saveur. Lorsqu'il fut à la limite du supportable, il prétexta un coup de fil urgent à passer. Jeannot lui sourit niaisement puis lui balança une nouvelle et surpuissante tape dans le dos comme preuve de leur indéfectible amitié.

Le souffle coupé et la respiration haletante, Francis tentait de contenir la douleur du nouveau coup porté et se dirigeait, au plus vite, vers la porte du bar. Il devait impérativement quitter ce lieu contaminé où chacun tentait à sa façon de résister à cet empoisonnement imposé. Il s'apprêtait enfin à gagner la sortie quand Josiane lui passa devant tel un trente-huit tonnes, lancé à vive allure devant une école maternelle, ce qui faillit lui faire perdre le peu de stabilité qui lui restait.

*

* *

Il se retrouva enfin dans la rue où il put emplir pleinement ses poumons d'un air nouveau. Il n'avait pas fait plus d'une dizaine de pas sur le trottoir qu'un étrange calme s'installa soudain dans la rue. Ses oreilles se mirent à bourdonner légèrement et les battements de son cœur augmentèrent de quelques pulsations supplémentaires. Qu'était-il en train de se passer ? Il jeta un coup d'œil alentour. Aucun véhicule ni piéton ne circulait plus dans cette rue habituellement très fréquentée à cette heure du jour. Ce qui était pour le moins étrange. Tout semblait s'être arrêté d'un seul coup. Francis se dit que priver ses poumons d'oxygène pouvait à n'en pas douter vous jouer des tours à la noix, telle une détresse respiratoire, voir une suée de tous les diables, mais il ne se sentait pas mal, enfin pas plus que d'ordinaire, non, ce changement brutal d'ambiance n'était pas dû à l'inhalation des émanations gazeuses de Jeannot. Quelque chose d'autre, et de pas très catholique était en train de se tramer.